durable qui existait bien avant le Covid, mais qui ne s'est pas améliorée », commente Nicolas Lonfils, président du CPAS de Forest.

Quant à savoir si ces contrats locaux ne seront pas juste une couche en plus dans la lasagne des dispositifs existants à Bruxelles en matière de social et de santé, à la Ville de Bruxelles comme à Forest, on nous assure qu'il s'agit plutôt d'un renfort de l'existant. « *Le premier ressenti des habitants de ce quartier, c'est : 'On s'occupe enfin de nous.' Alors c'est vrai que cela se superpose avec le contrat de quartier 'Wiels', mais celui-ci est sur sa fin et, en termes de thématiques, ce n'est pas exactement la même chose. Il y a aussi la coordination sociale du CPAS, mais elle couvre toute la commune. Or, dans une commune comme Forest, où il y a une grande dichotomie en termes de revenus, de types d'habitations, de loyers, la maille 'quartier' est tout de même plus intéressante que la maille 'commune'. Cela permettra des réponses plus adaptées* », répond Nicolas Lonfils.

VERS UNE ÉQUITÉ SOCIOSPATIALE DES SOINS

La problématique de l'accessibilité des services n'est pas l'apanage des régions rurales. Depuis mars 2021, « Care in the City », un partenariat régional rassemblant perspective.brussels (le centre d'expertise de la région en matière de développement territorial) et des acteurs de l'aide sociale et de la santé, et visant à une meilleure intégration de la santé dans la planification urbaine, s'est doté d'un nouveau groupe de travail, baptisé « Territories »[4]. Son objectif? Se pencher sur l'équité sociospatiale des soins dans la région et proposer des solutions à la fragmentation de l'offre de soins et au manque d'accessibilité de certains services. « *L'idée est de faire remonter les choses du terrain et de les confronter avec ce qui se passe dans les autres communautés* (Cocof, Cocom et VGC, NDLR) *afin de simplifier le dialogue et travailler sur la base d'un référentiel commun* », explique Évelyne Wetz, qui participe au groupe de travail pour le Conseil bruxellois de coordination sociopolitique (CBCS).

> **« Dans une commune comme Forest, où il y a une grande dichotomie en termes de revenus, de types d'habitations, de loyers, la maille 'quartier' est tout de même plus intéressante que la maille 'commune'. Cela permettra des réponses plus adaptées. »**
>
> Nicolas Lonfils, CPAS de Forest

Car pour atteindre une égalité de traitement minimale de tous les Bruxellois en matière d'aide et de soins, il faudra une coopération entre les entités fédérées ainsi qu'une planification des services via une approche territoriale, défend l'Inter-fédération ambulatoire (IFA, groupe permanent du CBCS) dans sa « Note de vision politique social-santé », publiée en septembre 2020[5] et présentée au parlement bruxellois en janvier 2021. Cette approche devrait combiner deux démarches : permettre la présence, sur chaque territoire – une notion à définir –, d'un service minimum – un concept à définir également – qui se coordonne avec l'ensemble des acteurs de l'aide et du soin, mais aussi mettre en œuvre le concept de « responsabilité populationnelle », à savoir le fait pour les acteurs de la santé de partir de la population d'un territoire donné, d'identifier une problématique et de s'engager à y répondre via une approche de réseau et de concertation. « *L'idée étant de ne pas seulement répondre aux demandes, mais aussi aux besoins* », précise Évelyne Wetz, qui conclut : « *On est tous, sur le territoire bruxellois, en train de réfléchir à cette notion de territoire et de mettre en place des projets avec des approches locales pour aller au plus près des besoins des citoyens. Mais il y a un manque de cohérence : quels territoires ont été choisis et pourquoi? Quels critères sont pris en compte? Ce groupe de travail 'Territories' a pour but de prendre du recul en analysant les outils existants, en allant voir dans la littérature et à l'étranger ce qui peut être intéressant à mobiliser.* » •

1. Relire l'interview d'Alain Maron : « La crise nous renforce dans l'idée que les secteurs du social et de la santé doivent plus que jamais être prioritaires », *Alter Échos* n° 493, mai 2021.
2. Relire sur notre site web « Le virus des inégalités », janvier 2021.
3. Voir à ce sujet www.fdss.be
4. Le groupe de travail « Territories » se compose du Conseil bruxellois de coordination sociopolitique (CBCS), du Centre de documentation et de coordination sociales (CMDC-CDCS), de Brusano (service d'appui à la première ligne de soins) et de perspective.brussels
5. À lire sur www.cbcs.be

Le patriarcat comme règle du jeu

Inégalités de genre et violences entre partenaires intimes sont indissociables. Le patriarcat est la règle du jeu, que confirment les exceptions. Seule constante absolue de la mécanique : sa glaçante destructivité.

PAR JULIE LUONG
ILLUSTRATION : FANNY MONIER

DEUXIÈME VOLET DE NOTRE SÉRIE « MÉCANIQUE DE LA VIOLENCE »

« *Elle marque vite.* » Ce constat de malchance, Jean-Louis Simoens, coordinateur de la ligne d'écoute violences conjugales du Collectif contre les violences familiales et l'exclusion (CVFE) de Liège, l'a entendu jusqu'à la nausée. Combien sont-ils à déplorer que leur femme « fasse des bleus » alors qu'ils l'ont à peine « secouée »? Combien sont-ils à considérer être « mal tombés » avec cette victime à la peau trop fine, aux hématomes intempestifs? « *Les traces sont insupportables à l'auteur qui ne peut pas intégrer l'idée qu'il agit de la violence sur sa partenaire : cela fragilise son estime de lui, qui est sans doute déjà très faible. Comme il ne peut pas l'admettre, il va transformer la réalité des faits et responsabiliser la victime elle-même* », raconte Jean-Louis Simoens. Ce renversement des responsabilités, constamment à l'œuvre dans les violences entre partenaires intimes, fait partie des mécanismes les plus retors : il paralyse non seulement la pensée de la victime, mais aussi celle de l'entourage et parfois même celle des professionnels. Il met au défi l'esprit critique, fait douter de ses propres perceptions, provoque une effraction dont il est difficile de revenir. Douter à perdre la raison, même quand la violence a la couleur bleue.

L'ex-mari d'Aline, lui, n'a jamais douté. Puisqu'elle se plaignait d'être battue à mort, il lui a conseillé d'aller se pendre. Elle ne l'a pas fait et s'est retrouvée un revolver sur la tempe. « *Rien ne l'arrête* », raconte cette mère de deux ados chez qui la police a installé verrous et caméras : « *On n'est rien et eux ont tous les droits. C'est ça le patriarcat.* » Comme celui d'Aline, l'ex-mari de Geneviève venait d'une famille où les hommes étaient rois et la mère au service, à beurrer les tartines des quatre fils jusqu'à leur cinquantaine révolue. Un modèle de vie construit autour de la figure du « patriarche accumulateur » et glorieusement exhibé à travers les biens matériels, la reconnaissance sociale. « *Jusqu'à ce que je le quitte, ma vie c'était 'avoir'. Maintenant, ma vie c'est 'être'* », résume cette survivante, partie il y a cinq ans avec deux sacs-poubelle de vêtements et un album photo.

L'EXCEPTION À LA RÈGLE

Tant d'auteurs de violences s'employant à retourner le réel comme un gant inciteraient à se réfugier

derrière une règle immuable : l'homme agresse ; la femme subit. Mais il nous faut douter encore, et raisonnablement : si la grande majorité des violences sont agies par des hommes à l'encontre des femmes, il est admis par de nombreux acteurs de terrain qu'il existe des cas inverses, aussi minoritaires, aussi inconfortables soient-ils. *« Le patriarcat agit à travers nous, hommes ou femmes, de manière permanente. C'est la règle du jeu, mais il y a des exceptions,* résume Jean-Louis Simoens. *Notre ligne d'écoute est issue d'une association qui prend en charge les femmes victimes ; donc, au début, quand un homme victime nous appelait, nous avions tendance à mettre en doute sa parole. Ce n'est plus le cas maintenant. Nous sommes attentifs à l'accueillir. »* Fabienne Glowacz, professeure de psychologie et psychologue clinicienne à l'ULiège, met en garde contre les dangers d'une approche comparative. *« À chaque fois qu'on va vouloir parler des violences vis-à-vis des hommes, on va avoir tendance à la comparer à la violence vis-à-vis des femmes, ce qui peut aboutir à une logique appauvrie et dangereuse. Elle risque de mettre à mal les avancées majeures de la lutte contre les violences conjugales initiées par les féministes, le cadrage, la reconnaissance et toutes les avancées encore à faire. »* La crainte de faire le jeu des mouvements masculinistes participe probablement au peu de visibilité que les chercheurs ont aujourd'hui sur ces situations. *« Des études commencent à paraître sur ce sujet, mais nous sommes au début. Ce qu'on peut dire, c'est qu'on est dans des proportions bien moindres que dans le champ des violences faites aux femmes. Quant au type de violence, il peut s'agir de violences psychologiques qui vont prendre la forme de dénigrement, de menaces avec, comme pour les femmes, le message sous-jacent du 'tu ne vaux rien' ou 'tu n'es pas', l'atteinte à l'identité, qu'elle soit masculine, professionnelle, parentale »*, détaille Fabienne Glowacz. Les violences physiques agies par des femmes prendront souvent la forme de griffures, de morsures, de gifles, avec des configurations allant des violences situationnelles (conflit qui dégénère en violence) à l'emprise, ici encore sans frontière sociale et sans limite d'âge.

« Les traces sont insupportables à l'auteur qui ne peut pas intégrer l'idée qu'il agit de la violence sur sa partenaire : cela fragilise son estime de lui, qui est sans doute déjà très faible. »

Jean-Louis Simoens, coordinateur de la ligne d'écoute violences conjugales du Collectif contre les violences familiales et l'exclusion (CVFE)

Au milieu des nombreuses femmes qu'elle reçoit, Sarah, assistante sociale au Service d'assistance policière aux victimes (SAPV) de Fléron (Liège), a vu arriver l'autre jour un homme de 83 ans : enfermé et violenté par sa femme également octogénaire, il ne devait son salut qu'à l'initiative de sa fille de reprendre contact avec lui et qui l'accompagnait ce jour-là au commissariat. Sarah estime que *« l'ego, le déni, la honte »* sont autant de freins qui empêchent les hommes de parler, qu'ils soient en couple hétéro ou homosexuel. *« Il existe une difficulté à chercher de l'aide, car cela va vraiment à l'encontre des stéréotypes et des attentes que l'on peut avoir vis-à-vis de la masculinité »*, estime Fabienne Glowacz. La prise de conscience se fera souvent à la faveur – comme pour les femmes d'ailleurs, mais dans des proportions probablement plus importantes encore – d'une plainte de santé physique ou mentale qui amènera à consulter un professionnel. *« On vient parce qu'on n'est pas bien,* poursuit Fabienne Glowacz. *Mais ensuite, au cours du travail psychologique, le couple apparaît et la possibilité de dégager les dynamiques qui relèvent de la violence, loin de l'image stéréotypée de la violence extrême : le non-respect de l'autre, l'entrave à sa liberté, sa dévalorisation, sa disqualification. »* Le dessillement est toujours graduel, douloureux, marqué par des reculs et des ambivalences. *« Sortir d'une relation violente est un long processus. »*

SOLIDARITÉ MASCULINE

Considérer ces exceptions n'est pas le premier pas vers le relativisme, mais la permission de penser séparément le système et les individus. *« Le patriarcat est un fléau,* estime Jean-Louis Simoens. *Mais il faut que les hommes intègrent que le patriarcat, ce n'est pas eux ! Ils sont construits sur ce patriarcat, mais ils n'ont pas la responsabilité de toute l'histoire de l'humanité, seulement des actes qu'ils posent maintenant. Ce qui dysfonctionne, c'est le système, et pas les hommes parce qu'ils sont des hommes. Il faut inviter les hommes à réfléchir là-dessus et à prendre leur destinée en main. »* Karim fait partie de ceux qui ont répondu à l'appel. Formé à la pratique philosophique et actif dans l'éducation permanente, il anime un groupe de parole pour les hommes autour des questions de masculinité dans le cadre de « Quartier libre », une initiative mise en place par le CVFE dans le quartier Saint-Léonard (Liège) pour sensibiliser aux violences conjugales.

« Ce qui dysfonctionne, c'est le système, et pas les hommes parce qu'ils sont des hommes. Il faut inviter les hommes à réfléchir là-dessus et à prendre leur destinée en main. »

Jean-Louis Simoens, CVFE

Né à Gennevilliers, en banlieue parisienne, Karim a commencé à s'intéresser au féminisme lorsqu'il s'est mis en couple, et plus encore à la naissance de sa fille. *« Quand j'ai compris que les femmes rentraient le soir avec leurs clefs dans la main au cas où elles devraient se défendre, ou en faisant semblant de parler au téléphone, je suis tombé de haut. Ma fille a 5 ans, je me dis que j'ai huit ans pour que les choses changent »*, raconte-t-il. Ancien rugbyman, le quarantenaire confie qu'une des plus grandes difficultés dans ce cheminement est le renoncement à une forme de « solidarité masculine ». Prochainement invité à participer

→ à un week-end de retrouvailles avec ses ex-coéquipiers, Karim hésite. Les échanges de photos homophobes, de vidéos pornos et de blagues sexistes sur le groupe WhatsApp de la bande le mettent de plus en plus mal à l'aise. *« Le rugby a été très important pour moi. J'en fais depuis que j'ai 15 ans, cela m'a permis de m'intégrer, de me sentir valorisé. Mais là… »* Le dilemme patriarco-amical se pose d'ailleurs tous les jours, comme avec cet ami proche devenu masculiniste après que sa femme l'a quitté. *« Je pourrais dire que j'étais plus tranquille avant, quand je vivais innocent de ces questions, mais ce ne serait pas vrai,* estime Karim. *Je pense que j'ai un rapport plus authentique aux autres, hommes et femmes, depuis que je me suis dégagé de cette identité d'homme qui doit faire le coq. »*

LA HAINE DE L'AMOUR

Si la plupart des violences entre partenaires intimes respectent l'injuste règle du jeu, elles peuvent aussi la transgresser et la dynamiter, parfois jusqu'à la rendre totalement illisible. *« Nous avons des conjoints qui viennent porter plainte l'un contre l'autre à tour de rôle et souvent à plusieurs reprises »*, raconte Sarah, qui se répartit alors les plaignants avec Marie-Ange, sa collègue du SAPV. *« Dans la plupart des cas, on arrive quand même à voir rapidement qui est la victime »*, estime-t-elle. Mais, parfois, la situation est plus trouble. Entre celui qui veut sauver sa peau et celui qui veut la peau de l'autre, la frontière devient floue. La domination à sens unique laisse place à une parfaite réciprocité dans l'emprise : c'est ce que les psychiatres suisses Maurice Hurni et Giovanna Stoll ont décrit de manière édifiante dans *La haine de l'amour* (L'Harmattan, 1996) où ils témoignent du fonctionnement de ces couples fermement unis par un lien perverti : celui d'un pacte tacite contre la tendresse dont les enfants et l'entourage feront les frais. Anciennes victimes de parents eux-mêmes abusifs (abus sexuels ou narcissiques), ces conjoints se choisissent dans le but implicite de perpétuer, sous les apparences de la plus parfaite normalité, le cycle tragique de la violence. Gare à qui voudra s'en extraire. Geneviève le sait bien, elle qui fut la troisième fille non désirée d'une mère malheureuse et cruelle, qui lui a toujours conseillé de « mordre sur sa chique » et de ne pas « détruire la famille » en quittant son mari, comme si la destruction massive n'était pas entamée depuis plusieurs générations. Alcoolisme, morts violentes, adultères sous le tapis, humiliations systématiques, annihilations des subjectivités : Geneviève a compris depuis sa thérapie que la violence est souvent une funeste « tradition familiale ». Désormais grand-mère – la trottinette au milieu du salon en témoigne –, elle pleure encore d'avoir laissé se prolonger son second mariage terrible sous les yeux de sa fille et de son fils. *« Je m'accroche au noyau infracassable de moi-même »*, dit-elle. D'autres parlent de la part indemne, cette part en nous jamais damnée – qui n'a pas de genre et échappe à l'enfer. •

« À chaque fois qu'on va vouloir parler des violences vis-à-vis des hommes, on va avoir tendance à la comparer à la violence vis-à-vis des femmes, ce qui peut aboutir à une logique appauvrie et dangereuse. »

Fabienne Glowacz, professeure de psychologie et psychologue clinicienne à l'ULiège

MÉCANIQUE DE LA VIOLENCE

Un dossier réalisé avec le soutien du Fonds pour le journalisme.

Longtemps invisibilisées et minimisées, les violences entre partenaires intimes répondent à des logiques complexes, hétérogènes, mais néanmoins repérables et analysables. *Alter Échos* propose une exploration en trois volets des mécanismes qui enferment dans la violence mais aussi ceux qui permettent d'en sortir. Démonter la machine, comprendre les rouages, espérer des jours meilleurs.

En mai : Un début insidieux

En juin : Le patriarcat comme règle du jeu

En juillet : Renaître

Une série à découvrir en accès libre sur www.alterechos.be

Une tomate éthique pour lutter contre l'exploitation des migrants

Si les Pouilles, région au sud de l'Italie, sont devenues le nouvel éden touristique des Italiens, à l'ombre de cette carte postale, les saisonniers travaillent dans les champs dans des conditions dignes de l'esclavage. Plongée dans un des plus grands ghettos d'Italie où survivent ceux qui cueillent les tomates qui se retrouvent dans nos assiettes.

PAR ALESSANDRA LEO

Le rendez-vous est fixé dans un café près de la gare de Foggia, dans la province du même nom, avec Yvan Sagnet, témoin clé lors du premier procès pour esclavagisme en Italie, en 2017. Un procès contre la mafia qui organise dans la région le travail de milliers de saisonniers venus cueillir les tomates vendues ensuite dans le monde entier. En 2008, ce jeune étudiant camerounais arrive à Turin, au nord du pays, grâce à une bourse d'études. Suite à un problème administratif, Yvan cherche un travail pour poursuivre ses études. Ses compatriotes lui conseillent le seul poste disponible pour un *« Noir »* : la cueillette des tomates dans le Sud. C'est donc par hasard qu'il atterrit dans le ghetto de Borgo Mezzanone. Une descente aux enfers qu'il décrit dans le livre *Ama il tuo sogno. Vita e rivolta nella terra dell'oro rosso* (Galleria Fandango, 2017) (Aime ton rêve. Vie et révolte sur la terre de l'or rouge, NDLR). Il y découvre l'univers des *caporali*, des intermédiaires qui privent les immigrés de leurs documents en échange d'un travail. Douze heures à cueillir les tomates dans les champs, sous un soleil torride, sans eau ni sanitaires. Yvan se plie à ces règles inhumaines, il dort à même le sol les premiers jours, puis arrive à s'acheter un matelas qu'on lui vole aussitôt. Il endure toutes ces épreuves jusqu'au jour où un de ses compagnons fait un malaise lors d'une cueillette. Les travailleurs appellent alors le *caporale* à l'aide. Celui-ci exigera 20 € pour son transport aux urgences. C'est l'étincelle qui allume le feu de la révolte. Yvan organise alors la première grève des saisonniers migrants et révèle →

Douze heures à cueillir les tomates dans les champs, sous un soleil torride, sans eau, ni sanitaire.